

SILENCES

Louise Rodrigue



Louise Rodrigue

Silences

© Louise Rodrigue, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3938-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DE LA MÊME AUTEURE

Trop à cœur (poésie)

Cœur à tout vas (poésie)

Et de une et de deux nouvelles (nouvelles)

Nuit d'insomnie (courtes histoires)

Frissons sur papier glacé (courtes histoires)

Pour un sac de pierres (roman)

Pour vous ma petite famille

Couverture illustrée par ma fille Isabelle Rodrigue

POUR UN TEMPS

UN TEMPS DE SILENCE OÙ les pensées s'entrechoquent, chacune voulant prendre les commandes.

Le tremblement de terre vient de faire une pause et Louis ne sait plus à quel saint se vouer. Il habite au quatrième étage d'un bâtiment que les années ont lentement grignoté, le parcourant de fissures où le séisme a fait son chemin sans demander d'autorisation.

Ce matin, tous les locataires ont été pris de court, aucune alerte n'ayant pu être donnée faute de signes précurseurs. Le temps chaud les a contraints, pour la plupart, à dormir la fenêtre ouverte et, par chance, les premiers cris d'angoisse ont rapidement alerté même les plus engourdis.

En quelques minutes, c'est la panique générale et certains, affolés, en paient le prix fort faisant fi de la plus élémentaire des prudences : ils se précipitent, qui par la porte, qui par la fenêtre, pressés de quitter l'immeuble qui vacille sur ses fondations.

Louis, qui vit seul dans son petit appartement, a été réveillé par les pleurs du bébé de la voisine de palier lesquels résonnent dans sa tête au milieu du chaos de ses pensées. Il hésite à franchir le seuil de sa porte d'entrée. Le plancher présente de larges ouvertures où il lui est loisible de constater les dégâts à l'étage en dessous.

Aucun signe de vie chez la voisine, mis à part les pleurs du nourrisson. Louis regarde autour de lui, alarmé. Surtout ne pas utiliser l'ascenseur... mais l'escalier est-il fiable ?

Il zigzague lentement entre les trous et parvient sans trop de mal à l'escalier. Un rapide coup d'œil le rassure, quelques marches en moins mais il est encore possible de s'y engager, du moins ne peut-il que le supposer pour les étages inférieurs. Son attention est vite ramenée aux pleurs.

Louis n'est pas téméraire mais il ne peut laisser l'enfant à son sort. Il fait

demi-tour et vient frapper bruyamment à la porte de sa voisine. Le battant endommagé s'ouvre de lui-même.

— Madame Chatel , appelle-t-il d'une voix forte.

Seuls lui répondent les cris du bébé. Louis s'avance en prenant soin de ne pas chuter sur les morceaux du plafond effondré.

— Madame Chatel, reprend-il tout en regardant anxieusement autour de lui.

La chambre de bébé lui fait face, apparemment épargnée par l'élément destructeur. Dans son berceau, il s'agite, le visage congestionné et ses petites mains balayent l'air gorgé de poussière.

Oubliant sa peur, bien naturelle en pareille circonstance, Louis s'élance, se saisit du bébé et l'emmailote dans une couverture. Doit-il s'inquiéter pour la mère ?

Une légère secousse vient répondre à cette interrogation : il n'a plus la possibilité ni le droit de s'attarder.

Il se dirige vers l'escalier et entame sa périlleuse descente, conscient qu'il devra faire preuve de patience et de courage. Le nourrisson a cessé ses pleurs et Louis lui en est reconnaissant.

Bientôt, il perçoit les bruits qui fusent tout autour de lui. Cris, pleurs, éclats de voix, mais aussi le grincement de la structure du bâtiment. Il ne veut pas s'y arrêter car son courage risque de s'effondrer lui aussi. Il doit plutôt se concentrer sur le sort de cet enfant qui dépend de ses décisions.

Les deux premiers étages sont dangereux mais Louis parvient à s'en tirer à bon compte. Par contre, l'avant-dernier étage est plus problématique : la rampe a été emportée et plusieurs marches manquent à l'appel, sans parler du gouffre qui l'attire comme un aimant car Louis souffre d'acrophobie.

Il va devoir raser le mur, partiellement affaissé, avec son fragile fardeau.

Seul, il aurait pu prendre des risques mais là, il n'ose même pas y penser.

À mi-chemin, une tige de métal, qu'il tente maladroitement d'éviter, lui transperce le côté gauche. La douleur fuse et il sent déjà un chaud liquide mouiller son maillot de corps. Pas le temps de s'en occuper ; il devra faire avec.

À l'extérieur, le hurlement des sirènes le rassure. Les secours seront sur place, ce qui l'apaise temporairement.

Le dernier escalier le nargue. Il manque trop de marches et il va devoir sauter. Surtout bien calculer ses distances, sa seule chance d'éviter une chute mortelle dans le sous-sol.

Louis essaie de se vider la tête des pensées qui le harcèlent et l'inondent de leurs conseils impérieux.

Un moment de silence qu'il veut s'imposer malgré l'urgence de sortir de ce bâtiment en souffrance.

Puis, serrant l'enfant contre lui, il prend son élan. L'effort est louable mais il se reçoit lourdement sur le mur et sent sa blessure irradier de douleur. Louis étouffe à grand-peine le cri sur le point de franchir ses lèvres ; il ne veut surtout pas effrayer le poupon dont les yeux le fixent intensément.

— Tout va bien jeune homme, on va s'en sortir ! marmonne-t-il beaucoup plus pour se rassurer lui-même que pour ce petit être qui ne peut mesurer l'ampleur de tout le drame qui se joue autour de lui.

Louis veut y croire et rassemble ce qui lui reste de courage et d'énergie.

Plus que quelques mètres avant d'atteindre la sortie, mais pas des moindres. De gros blocs de ciment jonchent le sol où serpentent des fils sous tension, mais aussi, sans surprise, un corps qu'il n'arrive pas à identifier.

Son côté gauche le force à minimiser son ardeur et une certaine faiblesse

se fait insistante, le menaçant de perdre l'équilibre. Pourtant, il ne veut rien lâcher. Une vie est en jeu et c'est son seul leitmotiv.

Des pompiers s'affairent à libérer la sortie de ses gravats mais n'ont pas reçu le feu vert pour pénétrer plus avant. Le danger d'effondrement est trop grand. Louis les interpelle car il sent ses forces l'abandonner.

Contre toute attente, un de ceux-ci, faisant fi des ordres, vient vers lui et le soulage rapidement du bébé, tout en le soutenant pour l'aider à franchir les derniers obstacles.

Une fois à l'extérieur, il remercie le pompier et, titubant, il s'alloue quelques minutes pour reprendre son souffle. Puis, Louis regarde longuement le bébé et sa plus belle récompense est le sourire qu'il recevra, juste avant de s'écrouler.

MAUX DE GUERRE

UN TEMPS DE SILENCE OÙ le cœur rate quelques battements.

Thomas est assis au fond de la tranchée qu'ils ont creusée, Olivier, Gontran et lui, ce matin. Depuis peu, le sol en est devenu glissant de boue mais aussi du sang de ses camarades.

Un pâle soleil essaie de percer l'épais nuage de fumée laissé derrière lui par un avion ennemi venu s'écraser seulement quelques mètres plus loin.

C'est un vacarme incessant d'explosions, de tirs de fusils et de cris. Malgré une brève accalmie, il a encore les oreilles qui bourdonnent et le cœur qui cherche un second souffle.

Son courage est en baisse alors que la peur grimpe au moindre bruit suspect. À ses côtés, Olivier a le regard fixe et de sa bouche s'échappe un long ruban de salive mêlée de sang.

Un souffle rauque s'échappe de la poitrine de son compagnon d'armes et Thomas ne lui donne plus que quelques minutes à demeurer parmi eux, eux qui ne se résument plus qu'à Gontran, le caporal Francis et deux autres soldats estropiés qui se terrent, souffrant et gémissant, sous une bâche trouée.

La peur se lit sur leurs traits grisâtres. De partout fusent des tirs de fusils ou de lance-roquettes ainsi que des explosions à répétition. Des avions ennemis les survolent régulièrement, prêts à lâcher la mort sur eux.

Ils l'anticipent déjà car les renforts tardent à arriver et les munitions ne se comptent plus que par centaines.

Thomas tient, dans sa main sale, la lettre que lui a remise un peu plus tôt Olivier juste avant d'être pris pour cible. Le soldat lui avait dit ne plus être en mesure de lire correctement et le suppliait de lui rendre ce service.

Il se dit qu'il est plus que temps de le faire et déplie délicatement la